

Yves BONNEFOY

Novembre 2006

Préface au Catalogue de Naples (Institut Français de Naples, exposition 8 novembre – 22 décembre 2006).

Hommage à Charles Maussion

C'est demain ou presque que va avoir lieu à Naples l'exposition des œuvres de Charles Maussion, et je regrette bien de n'avoir pas le temps, de ce fait, de mieux dire l'estime que je porte à cet excellent artiste, dont je n'ai pris conscience que récemment. Mais aurais-je su en parler, même si j'avais disposé de quelques semaines de plus, et même l'aurais-je dû ? Je ne suis pas un critique, je n'ai jamais su parler d'un peintre qu'en m'identifiant à lui pour en recommencer le projet, ce qui demande de visiter son œuvre à tous ses moments et dans beaucoup de ses circonstances. Et tenter de parler de Charles Maussion de façon plus brève, avec le peu de moyens que j'ai pour l'évocation rapide, ç'aurait été en-deçà de l'intérêt qu'il éveille en moi, et aussi bien le trahir devant les autres.

Disons, et c'est là tout de même un témoignage, que je regrette que la vie ne m'ait pas donné, autrefois, quand nous étions jeunes l'un et l'autre, de rencontrer Maussion, de lui rendre visite, de regarder son travail se faire, d'échanger avec lui non tant des propos sur l'art et la poésie, - à cette sorte de conversation je ne crois guère, on ne pense sérieusement que par écrit, avec tous les moyens qu'offre la langue – que des paroles sur tout et rien, ce « small talk » qui permet plus facilement qu'aucun discours soutenu de partager des impressions en fait peu dicibles, de vérifier qu'avec quelqu'un d'autre on peut se comprendre à demi-mot, d'approfondir parfois l'amitié naissante. J'aurais vu, et avec fascination j'en suis sûr, mon nouvel ami explorer dans les années 60 la vie mouvementée des couleurs, j'aurais admiré vers la fin des années 70 ses grands paysages de brume, j'aurais adhéré, d'un coup, en 1983, à ces vaste « crayon », La mer, que je ne connais qu'en photographie – mais c'est assez pour en savoir la grandeur - , j'aurais approuvé avec sympathie ce besoin d'expérimenter encore, d'innover, que je vois qui conduit ce peintre, au tournant du siècle nouveau, à une toute neuve peinture, cette série d'évocations brèves d'oiseaux qui n'ont rien à envier à l'art allusif de l'Extrême-Orient. J'aurais vu, aimé, peut-être même aurions-nous pu faire lui et moi un de ces échanges – images contre poèmes, dans un livre – qui sont une des façons dont se préserve aujourd'hui dans ses catacombes la foi dans l'avenir de la vérité dans l'image.

Mais qui me dit, après tout, que cela n'a pas eu lieu ? Que je n'ai pas dit un jour, suivant avec Charles Maussion quelque-une des rues de cette rive gauche où je n'aurai guère vécu, que j'aimais comme lui un Mondrian, un Seurat ? Qui me prouve que je ne me suis pas réellement attardé, un soir, dans son atelier, à regarder un de ces paysages de grande brume, tout d'invisible, à l'instant où en colorait la toile un rayon du soleil couchant, à moins que ce ne soit – la mémoire est parfois trompeuse – cette belle touffe de couleur pure, l'Oiseau n°4 d'il y a six ans, qui s'effaçait peu à peu dans la nuit maintenant presque venue ? Qui suis-je pour penser que j'ai fait ou n'est pas fait telle ou telle chose ? Pour décider de ce qui est réel ou ne l'est pas ?

Qui suis-je, où suis-je ? La vertu des œuvres qui ont de la vérité est double. D'une part elles nous incitent à être nous-mêmes, à vivre notre vie hors de leur espace : car l'art n'est pas un règne autonome, il ne vaut qu'à rendre absolu le lieu et l'instant de chaque existence. Mais, d'autre part, elles dénoncent nos illusions, si bien que sous leurs yeux exigeants beaucoup de ce que nous

sommes se dissipe, comme si, de ce point de vue, c'étaient elles qui avaient à être, et non pas nous, ou bien moins. Il y a des jours où certaines œuvres de la poésie, de la peinture, de la musique, me semblent plus réelles, du fait de la vérité qu'elles manifestent, que nous qui restons noyés dans notre illusoire ; et constituer ainsi un monde au sein duquel, errants du fait de notre désir mais soucieux de ce qu'elles disent, beaucoup de ce que je suis, moi personnellement, sinon disparaît du moins ne me convainc plus, ne demande plus à contrôler ma mémoire. Ne me restant alors que ce qu'elles attendent de moi, et qui est certes, ou devrait être, l'essentiel, ce qui donne sens à la vie et peut justifier de l'avoir vécue.